

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 75 (1948)  
**Heft:** 12  
  
**Artikel:** Figures de "chez nous" : le vieux radeleur  
**Autor:** Thomi, William  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-226665>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## *Nostalgie... au pays des moulins à vent*

Il y avait un an qu'elle habitait loin de son pays, dans cette jolie Hollande où elle se trouvait, d'ailleurs, parfaitement heureuse.

Il lui arrivait, en rue, d'entendre ici ou là quelques mots de français, et, assez souvent, à la poste ou dans un magasin, on lui répondait dans sa langue maternelle à une question qu'elle avait posée en mauvais hollandais. Décidément non, le pays ne lui manquait pas.

Un jour, elle s'en alla visiter une grande cité, plan en mains, et elle cherchait à se débrouiller quand une automobile vint s'arrêter près du trottoir où elle se trouvait.

Deux hommes en descendirent, deux inconnus, mais leur vue fit battre son cœur : carrures confortables, airs bonasses, chapeaux désuets, fonds de pantalon bien meublés. Pas d'erreur possible : ils étaient Vaudois.

Alors, l'un des deux hommes dit à l'autre : « *Y nous faut aller voî après un garage !* »

Ce fut tout, mais ce fut assez.

Et cette simple phrase, dite avec l'accent que l'on sait, lui donna tout à coup, en même temps qu'une vision du pays, une immense nostalgie...

*Dans l'obligatoire exil,  
On entend parfois, dans la rue,  
Un accent sonore et subtil  
Dont la saveur nous est connue...  
On se dit : « Cet accent jaseur  
Ne vient pas loin de ma commune. »  
Et l'on sent palpiter son cœur :  
On n'est pas Vaudois pour des prunes. »*

M. Matter.

### FIGURES DE « CHEZ NOUS »

## *Le vieux radeleur*

par William Thomi.

C'est les yeux qui n'allaient plus... Les bras avaient toujours la force de lier la corde autour des pilotis et de pousser la passerelle à roulettes. Mais là n'est pas tout le travail du radeleur. Il doit encore inscrire lisiblement sur un bordereau les grosses paniers à légumes des paysannes qui vont au marché et les caisses à poissons des pêcheurs. Mais les yeux n'allaient plus qui confondaient les 1 et les 7, les 3 et les 8. Alors, avec un déchirement intérieur qu'il a tu à tout le monde, le vieux

radeleur a compris que les temps étaient venus de renoncer à servir après avoir servi pendant 66 ans, et servi avec honneur et fidélité, et surtout en aimant son travail de tout son cœur. Il y a beau longtemps que d'autres se seraient retirés pour jouir de leur retraite, mais lui, il tenait à jouir de son travail, et le plus longtemps possible. La vue a trop baissé...

Nommé radeleur à seize ans, il a dès lors monté sa faction au débarcadère tous les jours à l'heure des bateaux, et la ma-

ladie seule la lui faisait manquer parfois, mais jamais bien longtemps.

Dans la force de son âge, il y a une trentaine d'années, il était beau à voir avec ses larges épaules qui avaient la courbe douce d'un arc, avec sa fine tête gauloise aux moustaches retombantes.

La semaine, il descendait au port en habits de travail, tout saupoudré de la farine de bois qui flottait dans son petit atelier de menuisier. Il se hâtait le long de la royale allée bordée de hauts peupliers et de carolins. Il ouvrait la cahute qui lui servait de bureau et où il remisait le drapeau rouge avec lequel il faisait signe au bateau qu'il n'y avait pas de voyageurs, et la trompe dans laquelle il soufflait pour le guider à travers le brouillard par le son. Et il attendait, sur le seuil de la porte, le bateau qui n'était encore qu'une tache blanche loin sur l'eau..

Une grande paix dorée s'étendait sur le lac et sur les roselières. Des souffles farfouillaient les feuillages fragiles des saules avec un tout petit bruit d'averse. Des rumeurs venaient du village, épurées par la distance : le son musical d'une enclume, des cris d'animaux qui n'étaient pas tellement différents de ceux des hommes, des piaulis d'enfants mêlés à ceux des oiseaux. Dans le chenal, des grèbes et des poules d'eau nageaient, tournant sans cesse de gauche et de droite leur tête inquiète.

Ou bien, les jours d'orage, le vent hurlait et des houles profondes creusaient d'un bout à l'autre les champs de roseaux. Des vagues écumeuses sautaient sur la jetée et, vidées tout à coup de leur force, s'aplatissaient et retournaient au lac avec un chuintement plaintif.

Lui, le radeleur, il était là qui regardait, qui écoutait et qui attendait. Il ne savait pas peut-être que c'était dans cette attente patiente qui se fortifiait en lui le sentiment d'un accord complet avec sa terre, avec son lac, avec son débarcadère, le sentiment qu'il était, si simple qu'il fût

et que fût sa fonction, dans la plénitude de son être et qu'il en tirait une grandeur, une sorte de noblesse naturelle qui était d'autant plus authentique qu'il n'en avait pas assez conscience pour s'en faire une gloire. Il aimait, et ça lui suffisait.

Le bateau entrait dans le chenal, s'arrêtait devant les pilotis dans un blanc bouillonnement d'eau et se dodinait doucement pendant que le radeleur attrapait la corde, la nouait prestement et, la passerelle avancée, montait le premier sur le bateau.

Le dimanche, rasé de frais, vêtu du même habit noir qu'il avait mis pour aller à l'église, il se coiffait de sa casquette d'employé de la navigation et chacun comprenait aussitôt que le débarcadère était sa chose. Un ordre régnait qu'il imposait par sa seule présence. Les baigneurs dont les peaux d'albinos le dégoûtaient se tenaient à distance respectueuse. Les promeneurs s'asseyaient sur les murets de la jetée et demeuraient tranquilles. On sentait bien que l'arrivée du bateau n'était pas une petite affaire et le sourire qu'on aurait pu avoir ne venait pas quand on voyait le radeleur s'avancer et faire son travail avec des gestes précis et réconfortants d'officiant.

Et c'était ainsi toute l'année. Le printemps, l'été, l'automne, la besogne n'était point trop difficile. L'hiver, elle coûtait davantage. La route était verglacée. La nuit était encore là pour le premier bateau ou déjà revenue pour le dernier. Le froid piquait et faisait sauteler les étoiles au fond de l'obscurité. Parfois le givre cimentait entre elles les branches des petits saules plantés sur la jetée. Il fallait alors passer sous leurs arceaux aux éclats diamantins en se ployant en deux.

Toute l'année... Et depuis soixante-six ans...

Cet été, il descendait encore au port à bicyclette. Une onde de sang plus vive s'élargissait dans ses joues où les yeux brillaient tout à coup d'une flamme plus

bleue. Une veine tapait sous son cou. Et puis, il se calmait. Et il faisait tous les gestes sans en rater un seul, trouvant dans cette maîtrise de ses mouvements une justification à son désir de le pas démissionner encore.

Quelques fois, sa petite vieille épouse l'accompagnait au port. Elle le regardait se pencher au-dessus de l'eau tournoyante et elle s'arrêtait de respirer. Elle pensait que l'eau était profonde et que... Et quand le bateau était reparti, elle aspirait une grande lampée d'air et, tout ensoleillée d'un tendre vieux sourire, elle le contemplait et ne lui disait pas qu'elle avait eu peur et qu'elle aimerait bien qu'il laissât la tâche à un autre. Elle savait trop bien que la vie d'un homme est dans son travail autant que dans son amour.

Et ils remontaient ensemble la longue allée, sans rien se dire, parce qu'ils n'avaient plus besoin des mots pour se comprendre. De temps en temps, il s'arrêtait pour rallumer son cigare et elle s'arrêtait aussi. Et elle lui disait, ou bien c'était lui, quelque chose sur le temps...

Il aurait pu travailler encore longtemps. C'est à cause des yeux qu'il a dû renoncer. Les yeux ne valaient plus rien. Mais le cœur était encore bon.

Et maintenant, il y a un jeune pour le remplacer. Mais, à l'heure des bateaux, il regarde encore toujours sa montre...

## Nouveau CONTEUR VAUDOIS

N'oubliez pas que l'abonnement part  
de septembre 1948 à août 1949



Les collectionneurs ont intérêt  
à se mettre en relation avec une  
maison vaudoise de confiance,  
fondée en 1910

**Ed. S. ESTOPPEY**

9, Pl. St-François LAUSANNE  
Paie de bons prix pour anciens  
timbres de 1840-1860

## EN BATEAU, MA MIE, MA MIE...

A mon ami Aguet.

*Au sein des eaux, traçant sa voie,  
Un bateau blanc met en rapport  
Le port de Lausanne et le port  
D'Evian, perle de la Savoie.  
Or, rien n'est plaisant davantage  
Qu'un beau voyage au fil de l'eau  
Vers l'un ou l'autre des rivages  
Sur le pont de ce blanc bateau...*

*Rêveuse, une Anglaise, au loin darde  
Un œil flegmatique et profond  
Et vous l'entendez qui confond  
Les noms de l'Aïpe savoyarde :  
« Very beautiful, le Dent Moche »  
Dit-elle en vous montrant des dents  
Qui — soulignons-le sans reproche —  
Ont la moitié trop d'or dedans...*

*Lasse et le coude au bastingage  
Une Américaine, en fumant,  
Exhale un aussi bleu nuage  
Que celui du vapeur voguant.  
Et bien avant qu'on ne l'en prie,  
La voilà qui sifflote impromptu  
L'air hindou de Rose-Marie  
Rythmé comme au.... Connecticut..*

*Quant à l'Hollandaise sportive,  
Elle songe en regardant l'eau  
A battre, en nageant sur le dos,  
Un nouveau record inter-rive...  
Et pour vous prouver que son rêve  
N'est pas, pour elle, un rêve flou  
Elle montre jusqu'au genou  
Son dodu mollet de jeune Eve...*

*... Et le paysage déroule  
Son technicolor à l'écran  
Du ciel vaudois, indifférent  
Aux commentaires de la foule...  
Le bateau d'albâtre et d'eau douce,  
Battant neuf et fier pavillon,  
Frissonne et tangué sur la mousse  
De son lémanique sillon.*

R. Molles.